



Agnès
Charlemagne
Auteure et formatrice



J'entends la parole des enfants comme des psaumes pour aujourd'hui

11

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-CHRISTINE VIDAL ■ PHOTOS : BENJAMIN BÉCHET POUR PANORAMA

Difficile de parler de Dieu avec les enfants ? Écoutez donc l'histoire d'Agnès Charlemagne. Cette graphiste a inventé une « pédagogie de la spiritualité ». Sa méthode : libérer la parole, questionner, dialoguer. Et jamais sans l'Esprit.

Vous animez depuis quinze ans des ateliers d'éveil spirituel avec des enfants, et de plus en plus d'adultes vous demandent de les former à la catéchèse. Pourquoi ?

La plupart du temps, quand on me fait venir dans un diocèse, on me dit : « Les enfants ne savent plus rien. C'est pire qu'autrefois. Comment faire ? » Je réponds : « Que sait-on des enfants ? De la façon dont ils sont parcourus par l'Esprit Saint ? » Libérons la parole des enfants pour y lire ce que l'Esprit Saint a à nous dire en 2020. Leurs mots sont comme des psaumes du XXI^e siècle que nous pouvons relier aux fondements de la théologie chrétienne et de la tradition. Quand nous, adultes, affirmons que nous sommes chrétiens, nous le vérifions dans

la vie de tous les jours. Les enfants, eux, vivent parfois en chrétiens sans le savoir. Faisons des allers-retours entre eux et nous pour nous nourrir réciproquement. À l'issue de la formation, beaucoup d'adultes me disent : « Quelle joie, cette méthode ! En fait, je pratique déjà cela mais je culpabilise de lâcher le programme. »

Votre méthode, que vous avez appelée *T'es où ?*, accorde donc une grande place aux questions...

Qu'est-ce qui fait de Jésus le meilleur pédagogue en termes de catéchèse ? Il pose des questions. Aux pèlerins d'Emmaüs, il demande : « Que cherchez-vous ? » Ce que ferait tout animateur en pastorale française, c'est de leur dire : « Regardez, je suis là ! » Lui demande : « Quel →

→ est votre sujet de conversation ? » Ils répondent : « C'est la catastrophe parce que nous avons perdu notre leader. » Jésus ne rétorque pas : « J'ai la solution. » Il essaye de reconstruire avec eux les raisons de l'échec et de proposer une autre issue, au-delà de l'échec, en passant par les Écritures.

Racontez-nous comment se passe un atelier...

Il regroupe cinq à trente-cinq enfants ou jeunes, sur une ou plusieurs séances, durant lesquelles nous abordons, ensemble, un thème : la trahison, la parabole de l'enfant prodigue, la mode, Adam et Ève, etc. L'idée est de libérer la parole, de la faire surgir. De la discussion émerge soudain quelque chose. Deux enfants prennent des notes pour garder la trace des échanges. Chef d'orchestre, je rebondis en permanence :

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Pourquoi tu dis ça ? » Je pousse ainsi chacun à aller au bout de son idée. Je libère les imaginaires, en partant de leur expérience de vie. Et leur pensée se construit sous nos yeux. Je la raccroche à la tradition chrétienne et à l'Évangile lors de trois ou quatre « interstices ». Les enfants ont besoin de clés pour comprendre d'où ils viennent. Sinon, leur questionnement flotte. Tout au long de la séance, ceux qui n'ont pas envie de parler peuvent dessiner ou écrire. Avant de terminer, je propose une minute de silence, puis une minute d'écriture : « Qu'as-tu compris ? Qu'as-tu aimé ? Qu'as-tu retenu ? » Chacun est alors confronté au sur-mesure de ce que l'Esprit Saint lui a fait comprendre. Je me retrouve en fin d'atelier avec une matière formidable que je saisis sur ordinateur, et que j'utilise la fois suivante, en préservant l'anonymat des auteurs. On démarre ainsi en relisant les phrases issues de la séance précédente.

À la simple évocation des paroles des enfants, vous jubilez...

Je suis tout le temps dans l'émerveillement. Parce que, dans leur pureté, les enfants ont une puissance dont je suis à l'affût. Écoutez-les ! Chiara, 10 ans : « Dieu, j'y crois pas, mais on peut le remplacer par rien d'autre, en fait ! » Marina, 13 ans : « On ne peut pas faire une IRM de la Bible pour savoir si elle est vivante ou non. Mais on peut voir dans notre vie ou sur notre visage si elle a transformé quelque chose en nous. » William, 14 ans : « Les hommes sentaient quelque chose en eux et Jésus leur a dit : "C'est Dieu." » À chaque atelier, cela surgit, et je ne suis pas la seule à en profiter. Tous les enfants présents comprennent qu'il se passe quelque chose d'ininterrompu, qui est d'une très grande beauté parce que cela fait sens. La joie de la foi, c'est de passer de stupéfaction en stupéfaction. Les enfants m'emmenent forcément ailleurs, dans des territoires inédits. Leur pensée, cette matière que je récolte, c'est le sous-titrage des psaumes.

Comment l'idée de ces ateliers vous est-elle venue ?

Mon mari est néerlandais et nous avons vécu quinze ans à Amsterdam avec nos trois enfants. Ils ont été scolarisés dans une école de type Montessori. Au début, en tant que mère française, j'étais paniquée. Cette liberté donnée à l'enfant, je la trouvais non constructive. C'est en revenant en France, à Marseille, que j'en ai compris tous les bienfaits : cette non-compétition, cette autonomie, ce désir. Mes enfants étaient soudain catastrophés de ne plus pouvoir parler à l'école. Je me suis dit : « Là, il y a quelque chose de puissant à entreprendre : donner la parole aux enfants. » À Amsterdam, j'étais illustratrice publicitaire et, en arrivant

à Marseille, je m'interrogeais sur mon activité professionnelle. Dans l'école primaire d'une de mes filles, la directrice cherchait des parents pour animer le caté. Je me suis proposée. Cela m'a servi de laboratoire.

Vous animez des ateliers avec des enfants de différentes religions. Comment les discussions se passent-elles ?

Très bien ! Pourquoi, dans l'enseignement catholique, sépare-t-on les catholiques des autres au moment de l'heure de « pastorale » ? Ce cloisonnement me semble éminemment grave. On offre vraisemblablement aux enfants catholiques un savoir chrétien mais on les fait complètement passer à côté de l'expérience de la révélation intime, qui passe par la rencontre. Jésus, dans l'Évangile, n'arrête pas de rencontrer des gens autres. « Je n'ai jamais vu une telle foi en Israël ! », dit-il au centurion, qui n'est pas

croyant, pas juif, pas pratiquant. Il sait juste qu'il peut faire confiance à Jésus. C'est ça, la base ! Il nous faut nous nommer entre différents croyants, entre non-croyants. Notre XXI^e siècle, c'est le dialogue interreligieux. Si l'on ne passe pas par là, on vit dans la peur, qui conduit à la haine. Mais cette haine est démontable. Il suffit de creuser là où les enfants sont déjà amis et d'entretenir cette amitié.

Quand Christian de Chergé (*moine, assassiné à Tibhirine, en Algérie en 1996, ndlr*) parle des musulmans, il dit que nous avons le même puits, la même soif et que l'eau n'est ni chrétienne ni musulmane mais l'eau de Dieu ! En dialoguant avec un musulman, je vais me poser des questions différemment de ce que j'ai l'habitude de faire avec les chrétiens et je vais mieux comprendre ma propre religion. Le dialogue nourrit chacun dans la question qui le préoccupe déjà. D'abord, il révèle que cette question existe. →

BIO EXPRESS

1960

Naissance à Châteauroux (Indre).

1986

Installation en famille à Amsterdam (Pays-Bas). Elle y restera 15 ans.

2001

Arrive à Marseille (Bouches-du-Rhône). Commence à se former à l'Institut de sciences et théologie des religions.

2005

Premier atelier en collège.

2015

T'es où ?, Éd. Salvator, 352 p., 23 €.

2020

Je t'écoute, Éd. Crer-Bayard, 192 p., 14,90 €.



→ Tout à coup, des portes s'ouvrent. Imaginez un enfant chrétien qui dit : « Je me rends compte que... », un autre qui rebondit : « Moi, je ne crois pas mais... » et un musulman qui ajoute : « Moi, c'est pareil, sauf que... » Ils échangent. Cela donne une musique, un rythme, en mêlant l'amitié à l'expérience spirituelle. Et, ainsi, ils progressent fondamentalement.

Par ailleurs, vous enseignez à des étudiants. Avez-vous utilisé votre méthode avec eux ?

Je suis professeur d'illustration dans une école de communication visuelle, à Aix-en-Provence. Dans cette école, je peux, depuis trois à quatre ans, prononcer le nom de Dieu sans tabou. J'ai

Ces rencontres avec les enfants ont-elles changé votre façon de croire ?

On peut avoir l'impression que notre foi est solide, mais, face aux enfants, on découvre qu'elle est en cheminement. Ma découverte, c'est cela : la foi est plus une histoire de questionnements que de réponses. C'est ce que nous avons à creuser. C'est forcément fécond quand on s'adresse aux enfants qui ont ce mode de questionnement. Ils nous révèlent des éléments inédits qui nous délogent ou nous renforcent. Dans un entretien à *La Croix L'Hebdo* (30 mai 2020), le prêtre tchèque Tomas Halik confiait : « Si l'Église doit remplir un rôle thérapeutique et être un "hôpital de campagne", (...) elle doit (...) être là pour tous, et pas uniquement pour

Notre mission de chrétiens, c'est d'être dans le dialogue, dans la rencontre. Dieu seul convertit.

fait un travail passionnant avec une classe. Je leur ai demandé d'illustrer le silence. J'ai utilisé la méthode *T'es où ?* de façon... cachée. Ils ont adoré. Une étudiante a écrit : « Le silence souffre aussi. » Mais, pour moi, c'est la définition même du Christ ! Je ne le lui ai pas dit. J'attends de la revoir hors école et de pouvoir lui préciser que quand, moi, je crois au Christ, je crois exactement en ce silence qui appelle. Dans ce cas précis, elle et moi ne sommes plus séparées par la fausse distinction : « croyante » ou non.

Vous arrive-t-il de retrouver des enfants devenus adultes ?

Oui. Par exemple, j'ai retrouvé Mickaël. Il travaille dans la mode, à Paris. Je l'ai eu au collège. Avec ses copains de l'époque, ils parlent encore des ateliers. Il m'a confié : « Finalement, à chaque fois, tu nous as amenés dans un rituel. » Moi, je n'emploie jamais ce mot, mais il voyait bien que nous entrions dans un territoire sacré. Un autre m'a dit : « En fait, tu nous as considérés. » C'est cela le b.a.-ba : ne pas poser de jugement et dire à l'autre : « Ta pensée m'intéresse. » Souvent, c'est la première phrase de tout un roman.

les croyants. Offrir à tous un accompagnement spirituel sans prosélytisme, arrogance cléricale ou paternalisme, dans un dialogue et un partenariat réel, sans se placer uniquement dans une position enseignante mais en se laissant enseigner aussi par les autres. » C'est le résumé de ce que j'applique. L'enseignant est enseigné. C'est cela, être catéchiste : on donne ce qu'on est, ce qu'on a vécu, compris, lu, entendu. Si l'on n'est pas transformé soi-même, il ne s'est rien passé.

Comment entendez-vous l'appel du pape François à aller vers les périphéries ?

Aller vers les périphéries, c'est commencer par envisager les frontières à l'intérieur de nous-mêmes. Et non pas apporter notre religion aux autres. Notre mission de chrétiens, c'est d'être dans le dialogue, dans la rencontre, et comprendre ce que Dieu attend de nous, sans savoir où cela nous mène. Dieu seul convertit. Et on ne se convertit qu'à Dieu, pas à une autre religion. Il faut vraiment le redire ! Mon mari est non-croyant. Je ne prie pas pour qu'il devienne croyant. Je ne peux pas demander quelque chose qui ne m'appartient pas ! J'aime mon mari et il

s'avère qu'il est non-croyant. Sa présence au quotidien m'aide à devenir une chrétienne exigeante, délicate, authentique.

Quand avez-vous rencontré Jésus ?

Je viens d'une famille très croyante, convaincue. Avec des belles personnes mais aussi des contradictions bourgeoises. J'ai fait du scoutisme avec beaucoup de joie. J'ai passé mon enfance à la campagne, j'étais pensionnaire à Châteauroux, dans l'Indre. À 17 ans, je suis entrée dans une école d'art à Paris. Les étudiants vivaient à l'opposé de ce que j'avais appris. Ils ne parlaient pas de Dieu. J'étais avide d'un monde que je ne connaissais pas. Alors j'ai mis Dieu sur pause car, pour découvrir ces nouveaux codes, j'avais besoin de transgression. J'avais des fondations très ancrées, beaucoup de bon sens dans mon éducation. Je voyais bien que cela intriguait les autres. Puis j'ai commencé

à travailler, à Toulouse, dans l'art contemporain. Et ensuite à Marseille, où je suis venue, attirée par la ville, sans connaître personne. Du coup, j'ai passé ma vie dans les bars pour écouter, pour comprendre, et dans les églises, pour prier. Mais à ma façon : j'allais à l'église, pas forcément à la messe. J'allais souvent dans les églises, tous les trois jours. J'avais besoin de ce va-et-vient entre le bar et l'église. Je trouvais cela incroyablement porteur. C'était vraiment une recherche.

Un peu avant, vers 23/24 ans, j'étais allée faire une retraite dans un Foyer de charité. Je vivais alors en colocation avec une fille qui priait au moins une heure par jour. Je m'étais dit : « Elle, elle prie parce qu'elle est allée dans un Foyer de charité ; moi, je vais y aller pour arrêter d'être chrétienne. Je serai débarrassée de ces bêtises. » Et ça n'a pas marché... La retraite durait six jours. Pendant les cinq premiers jours et demi, →



→ je suis restée vraiment en colère. Pour deux raisons. D'abord, je pressentais que j'étais en train de me faire avoir parce que je cherchais la faille et qu'il n'y en avait pas. Et puis il n'y avait pas de plan dans la prédication. Je me disais : « Quand est-ce qu'on va avoir le grand 1, le grand 2 ? La structure qui va me faire comprendre pourquoi je ne suis pas chrétienne ? » Le sixième jour, je me suis rendu compte que tout ce qu'on venait de me dire était extrêmement juste et profond. Et que j'étais hyper heureuse d'être chrétienne. J'avais eu à faire à un prédicateur de génie. Cette barque dans la tempête a donc donné lieu à une conversion. Puis au calme. Ce fut une retraite « antilogique ». C'est cela qui m'a convertie. Mon esprit cartésien était en colère. Mais la foi, ce n'est pas cartésien ! Le prédicateur disait tout le temps

italien Erri De Luca parle de « noyau d'olive ». Ce n'est pas grand-chose, même pas la chair de l'olive. Mais c'est l'essentiel. Cela m'a fait gagner un temps fou d'avoir accès à cet essentiel, sans l'habillage. Dans mon esprit et dans mon cœur, j'étais libérée. Les enfants, c'est dans cette aventure de libération que je les emmène. En atelier, je les écoute : « Toi ! Qu'est-ce que tu viens de dire ? Les autres, vous avez entendu ce que Thomas vient de dire ? Qu'en pensez-vous ? Qui veut l'écrire autrement ? » Cela m'évoque un de mes grands-pères qui m'a toujours dit, avec beaucoup de provocation et beaucoup de joie, que j'étais différente. Cela m'a toujours portée. Il avait de nombreux petits-enfants et un regard particulier sur chacun d'eux. C'est la raison pour laquelle je lui ai dédié mon dernier livre.

Quand je ne prie pas, je me plante. C'est clair comme de l'eau de roche.

« Où-donc-avez-vous-mis-Dieu ? », comme une ritournelle. Sa manière de déjouer ce cartésianisme, c'était les histoires, le récit, le lien entre la Bible et la vie de tous les jours. La première fois que je suis entrée dans un collège pour animer un atelier, je me suis dit que j'aimerais m'inspirer de cette retraite : des enseignements de trois quarts d'heure sans commencement ni fin.

Comme dans toute conversion, il y a eu des moments de bataille. C'était très violent et libérateur à la fois. À Amsterdam, j'étais membre d'un groupe de partage de spiritualité ignacienne. J'ai continué à Marseille, avec CVX (Communauté de vie chrétienne). La relecture de vie ignacienne est, pour moi, fondamentale. C'est une façon de comprendre le passage de Dieu dans nos vies.

À 25 ans, vous êtes donc arrivée aux Pays-Bas, en terre protestante. Qu'y avez-vous appris ?

J'ai découvert que, dans la religion, il y a 95 % de culturel. Aller à la messe, ça n'a rien à voir en France ou à Amsterdam. Mais vraiment ! Et les 5 % restant, qu'est-ce que c'est ? Le romancier

Cette dédicace – « À mon grand-père, qui nous répétait à chaque conversation de faire confiance à l'Esprit Saint » – mentionne un conseil. Le suivez-vous ?

Quand j'étais toute petite, mon grand-père nous parlait de l'Esprit Saint quatre fois par jour. Pour nous, enfants, c'était vraiment génial de se demander : « C'est qui, cet Esprit Saint ? De qui il parle ? » Avant, je ne prononçais pas le nom de l'Esprit Saint dans mes ateliers. C'était tellement abstrait. Mais, il y a quelques années, j'ai donné deux conférences à des adultes. Dans les écrits issus de cette formation, j'ai vu quatre à cinq fois les mots « Esprit Saint ». En substance, les messages disaient : « Cette méthode n'est possible que par l'intervention de l'Esprit Saint. » Je me suis dit : « Ah, le voilà qui réapparaît ! C'est fort, ça ! » Depuis, je m'autorise à le nommer. Et je vois bien qu'il fait son travail. Je lui dis : « Si tu as envie qu'on parle de toi, ce n'est pas moi qui vais t'en empêcher. »

Est-il présent dans votre vie ?

Tout le temps ! C'est le lien par excellence.

Le pape a écrit que tout est lié et je le vérifie en permanence. D'une conversation à une lecture, à une prière, à un article de journal, à une rencontre. C'est comme un fil ininterrompu. Par exemple, il m'arrive de dire aux enfants : « Alors ça, je ne sais pas. » Le lendemain, quelqu'un me parle précisément de cette notion, de ce mot. Tout le temps, sur le chemin, comme les cailloux du Petit Poucet, je trouve ce dont j'ai besoin. Ça, c'est l'Esprit Saint. Franchement !

Souvent, les animateurs ont peur de se lancer avec la méthode *T'es où ?*, au motif qu'ils ne sont pas formés en théologie. Je leur réponds que, quand j'ai commencé, je n'avais pas de formation théologique. « Dieu n'appelle pas des gens capables mais il rend capable ceux qu'il appelle », dit cette phrase merveilleuse. Je ne dis pas que ma méthode est la panacée. Je veux juste faire partager la joie de mon expérience. Quand je me retrouve face aux évêques, qu'est-ce qui fait que ma joie déborde ma timidité et que je sais faire ce que j'ai à faire ? Cela ne m'appartient pas. Cela m'est donné. Jésus l'appelle l'Esprit Saint.

Priez-vous ?

Ah oui ! Si je peux, la prière occupe une bonne partie de ma matinée. Quand je ne prie pas, je me plante. C'est clair comme de l'eau de roche. Par exemple, si j'écris un livre sans prier : sécheresse absolue. Je n'écris que ce que j'ai reçu. J'ai été bénévole au funérarium, et je n'y allais pas sans avoir prié. Sinon, je ne dis que des bêtises et je ne véhicule que ma petite personne.

Pourquoi alliez-vous au funérarium ?

Là-bas, je trouvais les mêmes familles que celles du collège. Des gens sans lien avec la paroisse, qui disent ne croire en rien et qui, de par leur vie, vivent des choses éminemment évangéliques. Ils disent : « Je ne crois pas mais... » C'est la suite de la phrase qui m'intéresse. Les entrailles de Dieu, je les vois là. Beaucoup plus qu'à la messe le dimanche où je vois des catholiques de culture catholique. L'eucharistie est un ancrage indispensable. Mais si je veux grandir dans ma foi, c'est au funérarium que le buisson ardent est visible. ■

